

Elevons le débat sur le langage inclusif !

Pascal Gygax & Pascal Wagner-Egger
Equipe de Psycholinguistique et Psychologie Sociale Appliquée de l'Université de
Fribourg, Suisse

Utiliser le langage pour avancer dans l'égalité des sexes est-il un « délire d'intellectuels » ? Ces derniers mois, les débats – surtout en France – sur le langage inclusif ont fait rage, mais nous semblent malheureusement souvent cloisonnés dans des discussions très affectives. Après la récente prise de position de l'Académie française – qui finalement « accepte » la féminisation des noms de métiers –, nous souhaitons apporter à ce débat un point de vue scientifique, basé sur des faits, et non sur le refus ou l'acceptation *a priori* de nouvelles pratiques sociales et langagières.

Dans cette perspective, nous sommes très étonnés par le peu de rigueur scientifique de quelques collègues, et autres personnalités, qui expriment leur opinion sur le sujet dans les médias. A l'instar des propos récents de Jean Szlamowicz et Xavier-Laurent Salvador parus dans le Figaro sous le titre : « Imaginer que modifier l'orthographe va empêcher un salopard de battre sa femme, c'est un délire d'intellectuels ! », ces opinions illustrent souvent de manière caricaturale un certain manque de rigueur de raisonnement.

Ces personnes ignorent – consciemment ou non – deux éléments essentiels du débat, qui invalident la quasi-totalité de leurs arguments. Le premier élément est d'ordre historique, relatif à l'histoire de la *masculinisation* du langage, et le second est d'ordre scientifique : il est bien connu que les mots façonnent – en partie, bien sûr – la pensée, et des recherches récentes apportent des données empiriques qui ne peuvent être ignorées.

Premièrement, la féminisation du langage n'est ni une tentative "utopique" de "rendre la langue pure", ni une "entreprise de contrôle moral du discours", comme l'affirment Jean Szlamowicz et Xavier-Laurent Salvador. De fait, le terme de *féminisation* est inapproprié : il conviendrait de parler de *reféminisation* ou de *démasculinisation*. C'est une distinction cruciale, car la langue française a subi trois vagues importantes de masculinisation : une aux XIII^e-XIV^e siècles, une au XVII^{ème} siècle, et une dernière entre la fin du XIX^e siècle et la moitié du suivant. C'est durant les deux dernières vagues que nombre de termes féminins couramment utilisés ont été condamnés (*autrice, médecine, professeuse...*), pour signaler aux femmes que ces activités étaient réservées aux hommes. Nous invitons les personnes intéressées par l'histoire de la langue française à consulter notamment les travaux d'Eliane Viennot ou de Bernard Cerquiglini. Parallèlement, certaines règles grammaticales donnant au masculin une valeur dominante ont vu le jour, formulées sur un mode aristocratique (« le genre masculin étant le plus noble, [il] doit prédominer toutes fois que le masculin et le féminin se trouvent ensemble », Vaugelas, 1647), puis républicain (« le masculin l'emporte sur le féminin »). La reféminisation ou démasculinisation vise donc à accompagner les progrès de l'égalité sociale entre femmes et hommes, objectif qui, de nos jours, n'est plus contesté que par une minorité conservatrice. Elle est de plus appuyée par des résultats d'études scientifiques, et pas seulement par un parti pris idéologique.

Deuxièmement, un nombre important de recherches scientifiques récentes en sciences sociales attestent de l'impact positif des formes dites inclusives sur la construction identitaire des enfants et les perceptions des chances de succès des femmes dans la société, notamment. Dans ces travaux, il n'existe pratiquement aucune controverse sur l'effet de l'utilisation du masculin comme valeur par défaut : cet usage contraint indéniablement notre cerveau à voir le monde au travers d'un prisme androcentrique, c'est-à-dire considérant les hommes comme majoritaires et constituant une norme inéluctable.

Il est vrai, par contre, que les formes inclusives ne vont pas, comme le critiquent certains, « rendre les rues plus sûres », et que « remplacer le mot « auteur » par « autrice » pour parler d'une femme ne retiendra pas le bras d'un mari violent », au même titre que la condamnation des propos racistes n'empêche toujours pas certaines personnes de lancer des bananes sur les terrains football. Mais si le langage inclusif peut contribuer à encourager la confiance et la perception du succès des filles dans certaines activités professionnelles où l'égalité n'est pas respectée, il nous paraît évident que cela doit être soutenu sans réserve.

Pour conclure, nous souhaitons souligner que les débats sur le langage inclusif sont nécessaires, et qu'il est important que ceux-ci s'imprègnent de la recherche scientifique sur le sujet. Nous aimerions surtout que les personnes souhaitant intervenir dans le débat le fassent de manière documentée et rigoureuse, ce qui, jusqu'à présent, n'a de loin pas toujours été le cas.

Publié le 19.06.2019 dans LE TEMPS